

L'initiative

20^e

Rencontres internationales du documentaire de Montréal



9 – 19
nov. 2017

Montreal
International
Documentary
Festival

ridm.ca



Bacon le film

La mondialisation du gros cash pour qui?



Bacon, le film de Hugo Latulippe, sorti en salles originalement en septembre 2001 n'avait laissé personne indifférent. Les cinéphiles auront le plaisir de revoir ce documentaire lors du RIDM (Rencontres Internationales du Documentaire de Montréal) qui sera présenté le 18 novembre à 19 heures au Chic Resto Pop.

Hugo Latulippe, cinéaste et producteur né de parents politisés et engagés est très conscient des questions sociales et environnementales. En 2001, lorsqu'il s'est fait dire qu'il y aurait plus de porcs que d'êtres humains au Québec, il a décidé d'aller sur le terrain et de rencontrer les personnes concernées; les agriculteurs, les responsables de l'UPA, les autorités gouvernementales et ce, pour faire la lumière sur le débat de la mondialisation.

Lors de la réalisation de ce reportage, plusieurs constats ont été faits :

Au Québec, la mondialisation a permis d'augmenter la production porcine et l'efficacité. Il était impératif d'aller de l'avant sinon, on se serait fait envahir par d'autres pays et / ou d'autres provinces. Une production en bonne voie c'est des usines à viande comme des usines à textiles, il faut prendre les moyens nécessaires pour être meilleur que son voisin. Par contre pour d'autres, cela devient de la cruauté envers les animaux. Lorsqu'on sait que pour maximiser les performances et voir des profits dans le secteur de l'élevage de porcs en Beauce particulièrement les truies n'ont aucune relation sexuelle depuis 1996 et que le rendement se fait toujours par insémination.

Même si personne n'a le droit de polluer

les ressources naturelles, il y a le mythe de la croissance infinie, avec son lot d'inconvénients majeurs. Lorsque ce sont les Américains qui fixent les prix sur les marchés internationaux et que le gouvernement du Québec en 1998 offre une aide de 500 millions de dollars pour intensifier encore plus la production, on se rend compte que ces marchés sont indispensables et on ne pourrait avoir une économie rentable sans l'élevage de porcs. Il devient alors primordial de ne pas perdre nos marchés étrangers.

Selon le réalisateur, l'agriculture industrielle est une pollution, car elle utilise des techniques qui sont néfastes pour la vie humaine et animale.

À noter qu'au cours des 50 dernières années au Québec deux familles d'agriculteurs sur trois ont fait faillite. Ils ont quitté la campagne et/ou ont vendus leur ferme à des plus gros entrepreneurs. Lors du reportage trois groupes contrôlaient 84 % de l'abattage de porc et plus de la moitié est exportée aux États-Unis et au Japon. On ose croire que les gouvernements n'avaient surement pas prévu que les niveaux de pollutions seraient aussi élevés et que nos terres agricoles deviendraient stériles. Un documentaire à voir absolument!

Carole Dumont

Taste of cement, de Ziad Kalthoum

Des hommes et du béton au pays du cèdre



Présenté en Compétition internationale longs métrages des 20èmes Rencontres internationales du documentaire de Montréal (RIDM) « Taste of Cement », de Ziad Kalthoum livre un témoignage des conditions de vie de réfugiés Syriens au Liban et qui travaillent dans un chantier que l'on pourrait qualifier de prison à ciel ouvert à Beyrouth.

On peut lire sur une banderole la mise en garde suivante : Il est interdit aux Syriens qui travaillent dans le chantier de pénétrer dans la ville après 19 heures, sous peine de s'exposer aux mesures légales qui sont prévues par la loi.

Pourtant ceci n'empêche pas le narrateur de libérer la voix silencieuse de ces hommes de l'ombre qui vivent une situation de précarité et qui ne veulent pas oublier l'horreur de la guerre qui se déroule en Syrie.

Ziad Kalthoum s'intéresse aux gestes de ces hommes. Il pénètre leur regard et veut donner vie à ces taches déshumanisantes où se juxtaposent la sueur et le bruit des machines. Il suit les petits gestes du quotidien de ces

ouvriers du bâtiment qui travaillent le jour dans cet édifice en construction et y dorment la nuit.

Ils observent Beyrouth à travers les hauteurs du chantier, mais se sentent en-dessous de cette belle ville qui ne veut pas d'eux. L'image est forte et démontre par la même occasion la difficulté de la situation des réfugiés.

Le réalisateur en profite nous faire vivre une expérience immersive au sens propre du terme en plongeant dans les profondeurs de la méditerranée pour observer ce qui se trouve au large des côtes de Beyrouth.

Les prises de vues sont à couper le souffle à l'image de la prouesse visuelle que réussit Ziad Kalthoum en filmant ce chantier en construction. Il capte le mouvement des machines et celui des grues. La mécanique ignorée du travail de chantier est mise en avant par le réalisateur à travers le travail des réfugiés Syriens qu'il ne veut immortaliser.

Réda Benkoula

Baronesa

Femmes des favelas



La réalisatrice d'origine brésilienne Juliana Antunes a grandi dans une favela. Non pas celle qu'elle a filmée dans son premier documentaire *Baronesa*, mais une autre. Cette expérience qui a marqué de toute évidence sa vie lui a permis de raconter le quotidien de ces endroits qui semblent hostiles. Pour y accéder, la jeune réalisatrice puise dans le docu-fiction. Elle construit une histoire sur les favelas avec des bouts de vie

des femmes, Andreia et Leidiane, qui y habitent et sont liées d'une amitié à toute épreuve.

Le résultat : au-delà des préjugés, le film révèle doucement les aspirations et les espoirs de ces femmes. Oui, la violence y est omniprésente dans la façon de parler et dans la façon de sentir. Toutefois, on voit bien que la dureté des propos ne sert que pour passer à travers cette vie, car il faut bien le faire.

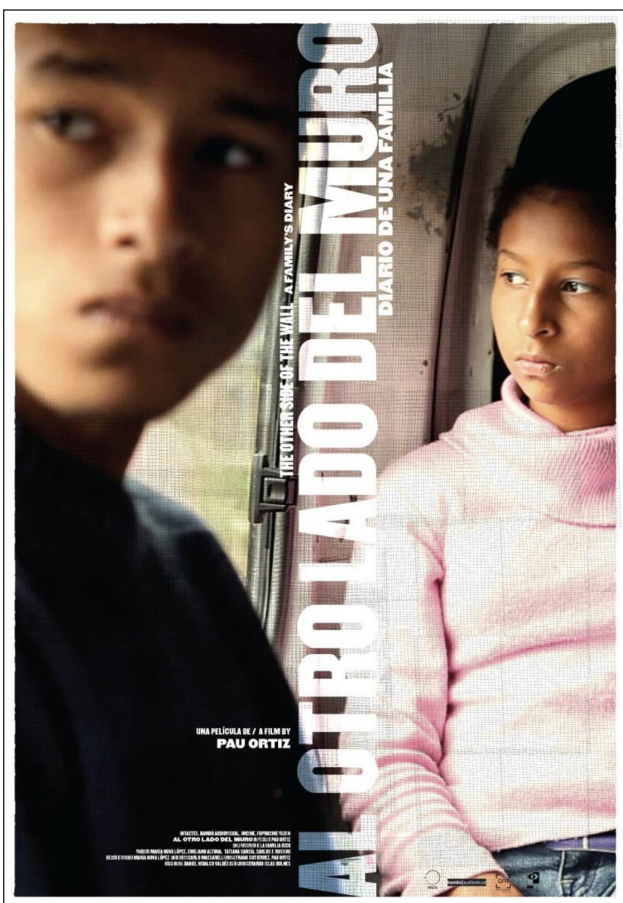
Face à l'urgence de survivre, tous les moyens sont bons, tous. Fuir, c'est une possibilité. Déménager aussi. *Baronesa* est le nom de cette nouvelle favela où une nouvelle vie devient possible pour Andreia. C'est un pari qu'elle fait et on le sait bien, on peut perdre ou gagner. Madame Antunes, qui était présente aux Rencontres internationales du documentaire de Montréal (RIDM), elle, gagne en sensibilité et en imagination pour rendre au spectateur une dimension profonde et humaine sur un sujet qui est souvent abordé par son aspect le plus spectaculaire.

Baronesa | Juliana Antunes (Brésil, 2017) | portugais, S.T. anglais et français | 70 min

Eduardo Malpica Ramos

The Other Side of the Wall, de Pau Ortiz

Le temps des murs



Les choses tournent mal durant le dangereux périple vers le Nord. Elle est emprisonnée et ses enfants doivent se débrouiller tout seuls. La réalisatrice Pau Ortiz suit les mésaventures et les apprentissages de ces enfants devenus vite adultes jusqu'à la sortie de leur mère de prison.

D'emblée, on dirait que cette perte de liberté de la mère se superpose à la vie de ces enfants. Ils se sentent impuissants face à la longue attente de la mère en prison. Alejandro, l'aîné, doit jouer le rôle du père. Il est à la recherche du travail sans cesse et sans succès. Sa sœur Rocío doit veiller à la maison et à la protection des plus petits. Elle devient la mère avec les difficultés que cette situation amène. Elle étouffe. Elle veut s'en sortir. Elle ne pourra point. La prison habite ainsi leur vie.

Le film « De l'autre côté du mur » fait allusion à ces gens ordinaires qui sont, eux, finalement victimes des politiques intransigeantes, et dont on ne sait absolument rien. On pense spontanément à la situation qui a cours aux États-Unis, mais le film a été tourné au Mexique. Les difficultés s'y présentent en effet avec la même acuité. Un film à voir pour comprendre ces enjeux de ce côté du mur.

The Other Side Of The Wall | Pau Ortiz (Mexique, Espagne; 2017) | espagnol, S.T. Anglais | 68 min.

Eduardo Malpica Ramos

Alejandro, Rocío, David et Yamilet sont des enfants de l'injustice et des inégalités. Ils sont aussi les enfants d'une mère d'origine hondurienne qui a fui son pays à la recherche d'un avenir meilleur pour elle et ses enfants.

Éditeur : Réda Benkoula

Téléphone : 514-360-6267

Site web : www.linitiative.ca

Publicité : pub@linitiative.ca

f : facebook.com/linitiative.ca

t : twitter.com/linitiativemtl

Dépôt légal : Bibliothèque et Archives nationales du Québec 2014 et Bibliothèque et Archives Canada 2015.

ISSN 2369-386X (En ligne).

Adresse : 1045 Boul Alexis-Nihon Apt 104, Saint-Laurent, QC, H4R1S1

Reproduction interdite de tous les articles sauf accord de la rédaction.

Fondé en mars 2014, « L'initiative » est un journal de contenu économique, social et culturel qui est imprimé et distribué à Montréal. Depuis sa création, le journal a élargi son lectorat et son implication en soutenant des actions sociales et en accompagnant de nombreux événements économiques et culturels de la vie montréalaise.

RECRUTONS

- Journalistes pigistes
- Représentants des ventes

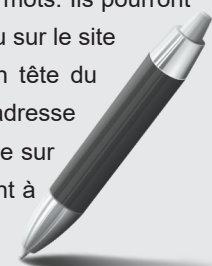
Envoyez votre CV et votre lettre de présentation à l'adresse courriel: rh@linitiative.ca

Seules les personnes sélectionnées en entrevue seront contactées

PUBLIEZ VOS ARTICLES

En tant que média participatif « L'initiative » vous encourage à soumettre vos textes en tout temps. L'exclusivité des contributions est exigée. En raison des contraintes liées à la pagination et pour une meilleure lisibilité des textes. Les articles ne devront pas dépasser les 400 mots. Ils pourront être publiés sur le journal et/ou sur le site web. Vous devez indiquer, en tête du document votre nom, votre adresse courriel et le titre de votre texte sur les sujets qui vous passionnent à l'adresse courriel :

redaction@linitiative.ca



DONS

« L'initiative » est une entreprise privée qui a un caractère communautaire inclusif, et qui œuvre pour le bien-être collectif de tous les citoyens Montréalais et Québécois en général. Vos dons sont importants pour nous, ils permettent la pérennité du journal en couvrant une partie des frais de rémunération des collaborateurs, de l'impression, de la distribution...vous pouvez communiquer avec le journal :

admin@linitiative.ca

L'autre Rio**La face cachée de Rio de Janeiro**

Tout le monde se souvient des jeux Olympiques de Rio de Janeiro en 2016. L'inauguration féérique des jeux et les performances des athlètes ont marqué l'histoire. Mais se rappelle-t-on de ces autres habitants qui font de Rio ce qu'elle est? Ceux des favélas et des quartiers pauvres!

Tel est l'objectif d'Émilie B. Guérette qui signe avec « L'autre Rio » une œuvre immersive dans la vie de ces anonymes. Les prises de vue sont intimistes pour

permettre au spectateur de partager les moments capturés à travers sa caméra.

Le film documentaire qui est présenté dans la section « États du monde » des 20e Rencontres internationales du documentaire de Montréal, permet de voir qu'à quelques encablures du stade deux mondes se côtoient : Le monde des riches et celui des pauvres sans que les deux ne croisent.

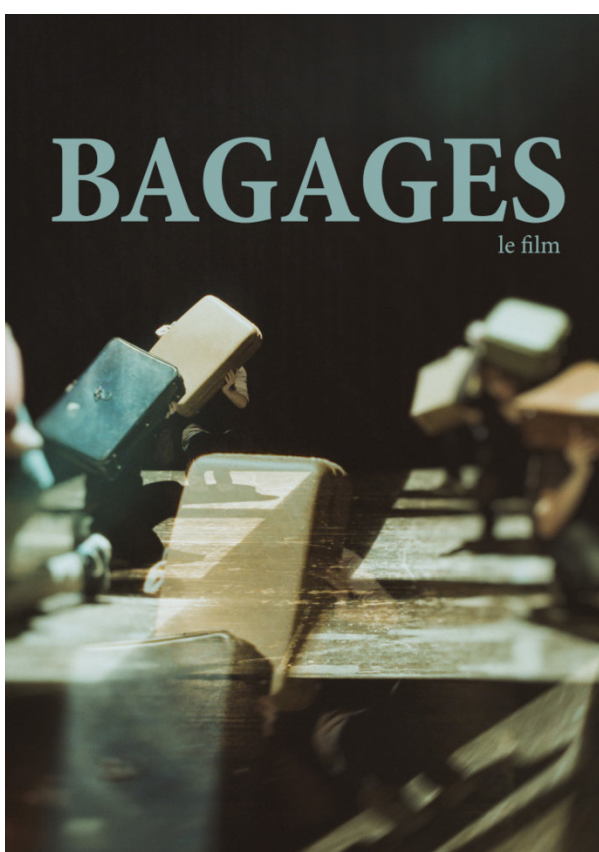
Loin des artifices des JO, la réalisatrice québécoise se rend dans

un édifice fédéral abandonné et squatté par des laissés pour compte.

Carlos, Paulo Cesar, Liana et les autres livrent un peu de leur vie à la caméra d'Émilie B. Guérette, qui souhaite partager leur quotidien en donnant la parole à ses femmes et ses hommes que l'on ne veut pas associer à l'image de Rio.

Ils regardent la caméra avec pudeur et se présentent non sans être gênés.

Réda Benkoula

Bagages**le film de Paul Tom interroge les valises des élèves sur l'immigration !**

français La Rumeur: « Le cuir usé d'une valise ». Cette chanson engagée relate l'histoire des parents de chacun des rappers du groupe, venant du Maghreb (Algérie), des DOM-TOM (Guadeloupe) et d'Afrique Noire (Togo) pour rejoindre la France dans l'espoir d'une vie meilleure.

Partant du même exercice, interroger la valise sur la traversée souvent douloureuse et déchirante d'ici à l'ailleurs, des adolescents de l'école secondaire Paul-Gérin-Lajoie-d'Outremont fraîchement arrivés à Montréal ont été conviés à nous restituer leur expérience d'immigration. Ils débarquent des quatre coins de la planète (Brésil, Égypte, Iran, Moldavie, Corée du Sud, Chine...) et parlent à peine le français, ces écoliers nous ont livré un cours passionnant de sociologie de l'immigration (le départ douloureux de son pays natal et l'inclusion dans l'espace social du pays d'accueil et d'adoption).

Pour cueillir les récits de migration et d'intégration de ces jeunes immigrants, l'approche du cinéaste s'est appuyée sur trois outils, à savoir ateliers d'art dramatique, mises en scènes théâtrales et entrevues. Cet ensemble de situations

a permis aux adolescents de s'exprimer en toute franchise sur plusieurs aspects de leur expérience (peurs, défis, espoir, souvenirs, école...) en restituant au final une réalité saisissante, pure et authentique. Ce rapport inaltéré au réel est ressenti à travers la façon dont ces élèves s'expriment pour nous relater leur histoire. Une façon libre, spontanée et empreinte de sentiments, de sensibilité et de beaucoup d'émotions qui sortent sans aucune altération de leur valise. Malgré les directives de leur enseignante d'art dramatique, Mélissa Lefebvre, initiatrice de ce projet, les élèves étaient à l'aise dans leur modeste décor scolaire et devant les caméras. Cette œuvre de Paul Tom, c'est la leur, leur film, leur histoire, la vraie !

Ce documentaire anthropologique sur l'immigration permet de jeter un regard humain sur la question complexe de l'immigration et de mieux comprendre la réalité des immigrants ayant quitté un ici après tant de sacrifices pour découvrir un ailleurs exigeant des efforts d'intégration.

Sofiane Idir

B Bagages, le film du cinéaste Paul Tom présenté aux Rencontres Internationales du Documentaire de Montréal, nous rappelle, de prime abord, la chanson du groupe de rap

Destierros

Portraits sur les injustices de notre temps



Le film débute avec une scène filmée pendant la nuit. On voit un homme de dos qui marche dans un sentier. Il avance. Il hésite aussi, quelle direction doit-on prendre? C'est

la nuit. On ne voit que la lumière de la caméra.

Destierros raconte l'histoire de personnes, la plupart des hommes, qui ont littéralement été chassées de leur pays d'origine. Ces gens proviennent tous de l'Amérique centrale et ont entre 20 et 30 ans.

Certains ont été persécutés à cause de leur orientation sexuelle alors que d'autres ont été obligés de quitter leur famille, car leur vie était menacée. La présence de réseaux criminels dans leur village y était pour quelque chose. Il y a aussi le jeune homme qui ne souhaite que gagner bien sa vie pour aider à construire une maison pour les siens. Enfin, le père avec sa jeune fille ne doute pas une seconde, malgré les avertissements de danger, de prendre la fuite juché sur le toit d'un train.

Le réalisateur Hubert Caron-Guay suit ces gaens dans leur périple vers les États-Unis, car c'est leur destination finale.

Caron-Guay procède à des entrevues sous forme de témoignages dans un décor sombre où juste le visage du témoin est illuminé. Cela donne une aura de clandestinité aux scènes et

rappelle par le fait même cet état des choses.

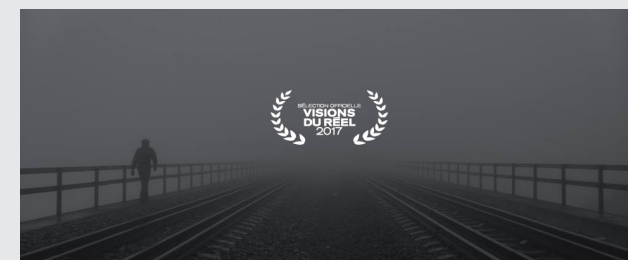
Ces gens ne sont pas pour autant laissés à eux-mêmes. En effet, plusieurs refuges sont à leur disposition afin de leur offrir du répit pendant quelques jours avant d'entreprendre la route.

Ces derniers temps, les films portant sur ces problématiques se multiplient, et avec raison : on est mal informé sur les enjeux entourant les réfugiés.

Dans ce sens, Destierros est un film pédagogique sur notre époque.

Destierros | Hubert Caron-Guay | (Québec, 2017) | espagnol, anglais, S.T. anglais et français | 92 min

Eduardo Malpica Ramos



Les lettres de ma mère

Serge Giguère exhume, tout exprès pour nous, sa succulente maman !



L'imagination exubérante et la créativité foisonnante du scénariste et réalisateur Serge Giguère ont réussi à exhumer le potentiel cinématographique de la correspondance que tenait sa mère avec son fils aîné, installé à Ottawa pour une candidature à la prêtrise, afin de nous le restituer dans une œuvre originale, émouvante et chargée de sens. C'est une liasse de lettres écrites à la fin des années quarante qui relatent le train-train quotidien d'une smala, composée de seize enfants, qui célèbre la vie avec ses hauts et ses bas. Nous sommes dans la contrée d'Athabaska, dans un décor champêtre, en noir et blanc pittoresque, qui en dit long sur le Québec rural, travailleur et besogneux. On est illico frappé par le potentiel littéraire de cette correspondance féconde, écrite dans

un style soutenu, agréable à entendre et fourmillant de sagesse qui force l'admiration.

C'est cette correspondance que Serge Giguère a mobilisée pour établir des rapports avec son passé familial riche en enseignements. C'est d'abord un rapport contraignant, à travers ce devoir de mémoire, pour rendre hommage tout simplement à un être cher, la maman !

Cette mémoire est vivante dans l'œuvre de Serge Giguère et se manifeste à travers les vidéos et photographies de famille, prises par le réalisateur dans les années 1970, l'incarnation en filigrane du personnage de la maman avec une voix-off pour la lecture des lettres, la reconstitution des faits d'une manière créative et amusante, et les témoignages des enfants évoquant des faits et souvenirs croustillants, émouvants et édifiants. Cette matière vivante accuse les traits saillants d'une maman hors-pair. Une maman attachante, généreuse et aux doigts de fée, qui ne rechignait pas à l'ouvrage pour subvenir aux besoins de ses enfants qu'elle dorlotait et mignotait exquisément.

Un personnage charismatique, à la nature enjouée, prenant la vie avec

philosophie et animé d'une énergie qui coulait à flot jusqu'à son triste tarissement.

C'est aussi un rapport construit par une réinterprétation de ce passé que le réalisateur a chargé de sens à travers le tri et le choix des lettres, les événements et les anecdotes racontés, le raffinement dans les détails révélateurs et les moments intimes dévoilés. Cet exercice a nécessité un travail de montage laborieux et de longue haleine qui a bonifié ce film, le rendant amusant et agréable, notamment par la mise en scène d'objets anciens de la famille évoquant des souvenirs pertinents et donnant vie à un passé jadis invisible !

Le documentaire humaniste de Serge Giguère, présenté à la 20ème édition des Rencontres internationales du documentaire de Montréal (RIDM), est un hymne à la maman universelle qui, avec son amour incommensurable, donne, célèbre et perpétue la vie.

Sofiane Idir

Zaatari Djinn, de Catherine Van Campen

Le camp de l'espoir



Un camion-citerne approvisionne en eau potable un camp de réfugiés. Nous sommes en Jordanie et plus précisément dans le camp de Zaatari en plein milieu du désert. C'est ainsi que débute le documentaire de Catherine Van Campen qui est présenté en Compétition internationale longs métrages des 20èmes Rencontres internationales du documentaire de Montréal (RIDM).

Après *Eternal Mash* (2007), *Flying Anne* (2010), *Painful Painting* (2011), *Joan's Boys* (2013) et *Garage 2.0* (2016), la réalisatrice

hollandaise fait une incursion dans ce camp de réfugiés pour témoigner que le conflit en Syrie s'étend bien au-delà des frontières avec son lot de réfugiés et ses milliers de familles disséminés à travers le monde.

Si plusieurs pays occidentaux dont le Canada ont accepté d'accueillir ces familles déplacées, nombre d'entre-elles sont dans des conditions précaires, comme on peut le constater dans le camp de Zaatari où se côtoient à perte de vues des tentes de fortune.

Des petits baraquements se juxtaposent çà et là pour constituer un écosystème du village des réfugiés où l'on croise Fatma, Ferras, Hammoud, Maryam et bien d'autres enfants. Ce film en plus de leur être dédié, il leur est consacré en donnant la parole à ses enfants qui ont échappé à la guerre.

Des histoires de vies :

Comment vivent-ils leur enfance dans un monde d'adultes? Ils ont conscience très tôt de ce qui leur manque : Un toit qui est le leur et un pays qu'ils ont quitté. À cela s'ajoute la précarité de la vie dans le camp où ils apportent main forte à leurs parents avec leurs mains frêles. Tel est l'enjeu des parents qui doivent éduquer leurs enfants dans des conditions où tout le monde doit faire preuve de débrouillardise. En suivant le quotidien des enfants, on apprend à connaître leurs parents dans ce camp de Djinn (esprit).

Le sourire des enfants :

-Fatma Al-Badawy cherche inlassablement son coq qu'elle a perdu. Heureusement que sa mère est là pour la guider tant elle veut s'affirmer. Son professeur lui suggère d'ailleurs de vivre son âge et de ne pas se mêler des problèmes des adultes.

-Ferras Adnan, vit dans la rue numéro 16 du camp. En dehors des heures de cours, ce jeune garçon vend des sucreries (Raha) que son père confectionne. Il sillonne le camp en criant raha derawiya qui veut en acheter! Il étudie en troisième année du niveau primaire et il partage son rêve d'ouvrir un commerce à l'âge adulte.

-Hammoud Al-Mansour que sa mère surnomme Hammoudi étudie en 4e année. Sa mère lui achète un vélo. Peu de temps plus tard, la famille apprend qu'ils auront un nouveau-né. Hammoudi prend conscience de la chose et accepte que sa mère revende le vélo pour quelques deniers, car la famille en a besoin pour survivre.

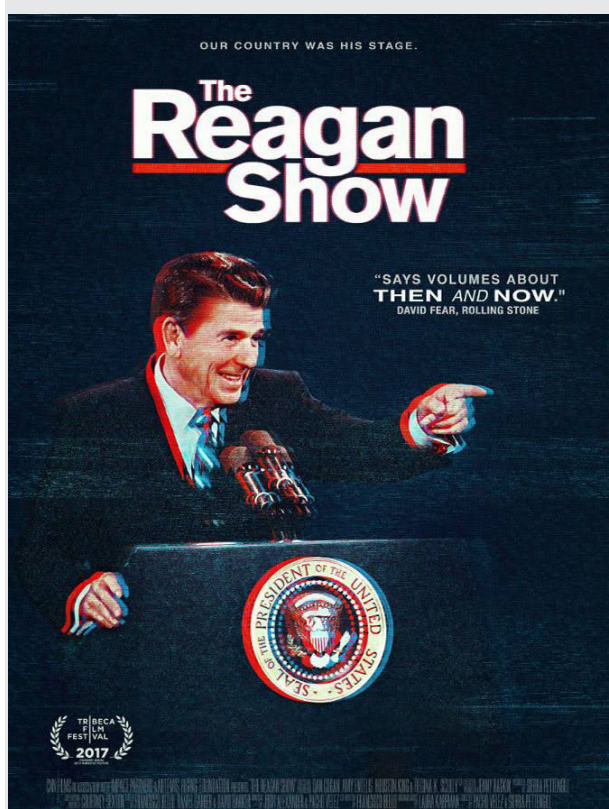
-Maryam Al-Hariri est passionnée de photographie. Elle capture des images du désert et du camp. Elle prend des cours de théâtre et aide son mère dans les tâches quotidiennes.

Le regard des enfants qui s'amuse devant la caméra de Catherine Van Campen est porteur d'espoir. Avec leurs sacs à dos, ils vont étudier pour avoir un avenir meilleur.

Réda Benkoula

The Reagan Show

Making-of de la guerre froide



The Reagan Show est un véritable bijou. Seul un chercheur chevronné et avec plusieurs films à son actif aurait pu réussir cet exploit. Au moyen des documents d'archives, le réalisateur Pacho Velez plonge dans une époque qui semble révolue, mais dont on entend les réminiscences aujourd'hui sur le plan discursif et sur la manière de faire la politique, c'est-à-dire en misant sur le spectacle et la mise en scène des enjeux concernant toute une société et même le monde entier.

La guerre froide y est abordée sous un autre angle, celui du « making-of ». Derrière les caméras se construit effectivement la trame des décisions politiques et aussi une façon insolite de faire de la politique, celle de l'image où tout (ou presque) doit aller bien quand rien n'y va. Puis on sait que la guerre froide en a été en fait une très chaude.

Ronald Reagan a été le président des États-Unis (1981-1989) et possédait une formation d'acteur. L'engouement pour être filmé vient-il de là? Ou cela arrive-t-il avec tous les présidents de ce pays? Si

c'est le cas, ce n'est que dans quelques années, voire des décennies, qu'on saura davantage sur ce qui est « réellement » dit dans l'administration Trump. On comprend que les enjeux politiques sont trop importants pour les laisser aux mains d'acteurs ou encore d'imposteurs. Velez en sait quelque chose.

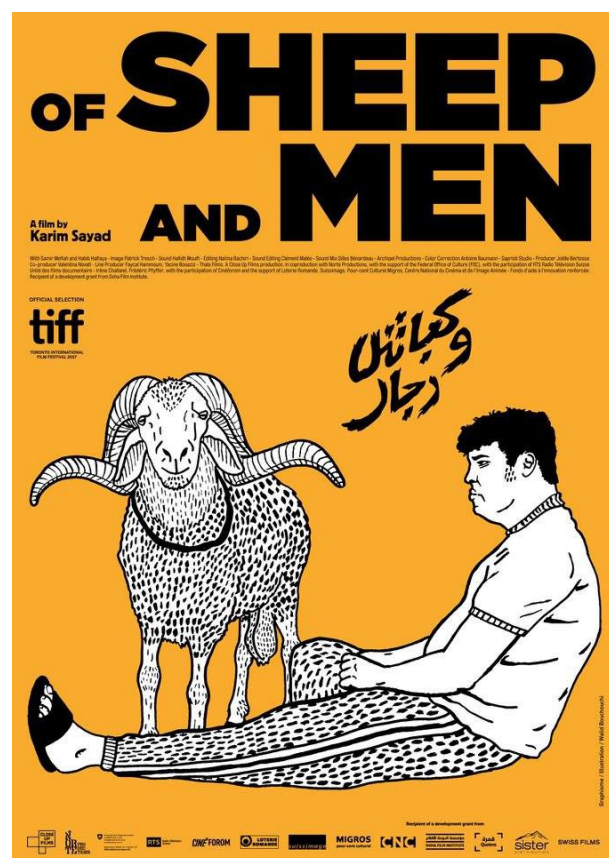
The Reagan Show | Pacho Velez | États-Unis | 2017 | Anglais | 74 min

Eduardo Malpica Ramos



Des moutons et des hommes

Allégorie du drame Algérien



Écrit et réalisé par Karim Sayad, « Des moutons et des hommes » (Of Sheep And Men) (kbech wa rijal) est présenté à la 20ème édition des Rencontres internationales du documentaire de Montréal

(RIDM) dans la section L'esprit des lieux.

Après avoir réalisé « Babor Casanova » en 2015, Karim Sayad revient avec un nouveau film documentaire qui met en avant le quotidien, à travers le regard de sa caméra qui sillonne les hauteurs de la ville d'Alger et ses quartiers peuplés au contact de Habib et de Samir qui ont chacun un intérêt pour « les moutons ».

Si le jeune Habib Halfaya prépare son animal El Bouq pour les combats, Samir Meflah quant à lui en fait un usage plus commercial à travers l'achat et la vente de moutons qui serviront de sacrifice pour la fête de l'Aïd. Aïd el Adha se rapproche pendant que l'œil de la caméra alterne les prises de vues entre le quotidien de chacun pour mieux connaître les deux personnages.

Habib a 16 ans et il vend des tickets de bus. Il confie avoir arrêté ses études et il veut s'en sortir en remportant des combats avec El Bouq, qu'il prend en photo pour en faire la promotion sur la page Facebook (El hadra fi mayou). Il prend soin de son mouton qu'il nourrit et qu'il tond, car il veut le garder. Il ne souhaite pas que sa bête soit sacrifiée.

Samir pour sa part ne veut pas faire

des combats à ses moutons qu'il surnomme Hitler, Saddam, Belahmar, Vidal, etc. Il a une douzaine de montons qui sont déjà réservées à des clients. La quarantaine passée, Samir se débrouille comme il peut pour gagner sa croute et nourrir sa famille.

Les images de la pauvreté et de la précarité sont poignantes dans ce documentaire qui fait preuve d'authenticité pour suivre le vécu sans artifices. Autant dire que le mouton pourrait être un prétexte pour le réalisateur helvético-algérien de refléter une certaine image de la société Algérienne.

L'Algérie change et pas nécessairement pour le mieux à l'image de l'apparition de nouveaux phénomènes symptomatiques d'une société qui se recherche. Les combats de moutons font leur apparition et ils sont organisés un peu partout : Dans un stade à Alger en pleine nuit, ou dans la périphérie de Constantine où l'on assiste à la victoire de Ramirez, le nouveau mouton champion d'Algérie! Pourtant, tout ceci n'empêche personne d'être conscient de la difficulté du quotidien. Aujourd'hui on célèbre la victoire des moutons...et demain ils seront sacrifiés.

Réda Benkoula

Diffusez vos publicités avec le journal

L'initiative

Pour en savoir plus, contactez-nous au : 514-360-6267 ou sur : info@linitiative.ca

Visitez notre site web : linitiative.ca

20^e

Rencontres
internationales
du documentaire
de Montréal



9 – 19
nov. 2017

Montreal
International
Documentary
Festival

ridm.ca

